

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 47

Artikel: Fiacres électriques
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Fiacres électriques.

Nous lisons dans la chronique anglaise de la *Bibliothèque universelle* d'intéressants détails sur ces nouveaux véhicules, qui circulent légèrement en tous sens dans les rues de Londres sans avoir occasionné d'accidents jusqu'ici.

Le moteur, de la force de trois chevaux, se trouve dans l'arrière-train, en communication avec un engrenage, avec l'avant, et par un autre engrenage avec les roues de derrière. Il n'est pas nécessaire d'une grande expérience pour le conduire. Le cocher a à sa gauche un levier qu'il pousse dans un sens indiqué pour mettre le fiacre en mouvement, et qui lui permet de régler la marche de un à dix mille à l'heure. S'il veut diminuer l'allure, il n'a qu'à pousser le levier, et, s'il dépasse le point d'arrêt, la voiture commence à marcher en arrière. La direction se donne au moyen d'une roue à main droite; le frein est mis en jeu par le pied; dès qu'il fonctionne, le courant est coupé, de sorte qu'on s'arrête à l'instant.

Jusqu'ici le transport de poids lourds par cette méthode semble présenter d'insurmontables difficultés, mais il n'y a pas de doute qu'on arrivera avant peu à réaliser ce progrès, et que les générations futures n'assisteront plus aux souffrances des pauvres chevaux dans les rues de Londres. Étant données ces trois conditions : une rue bondée de monde, une chaussée asphaltée et une matinée de verglas, les Londoniens les plus endurcis frémissent en pensant à l'inévitable cruauté qu'il faut déployer pour faire tenir les infortunés quadrupèdes sur leurs jambes, sans parler des dommages irréparables que subissent des animaux de prix.

Les souffrances des chevaux ne sont pas moindres lorsqu'ils luttent contre un fardeau accablant dans la boue et sous la pluie. Nous saluerons tous avec joie l'avènement du camion automobile; tous, — c'est-à-dire à l'exception des palefreniers, des maréchaux, des marchands d'avoine et des fermiers qui ont besoin de débouchés pour leurs foins. Il faudra qu'ils trouvent une autre occupation.

En attendant, le fiacre électrique, tel qu'il existe maintenant, laisse encore à désirer. Il fait un bruit, — une sorte de bourdonnement plus ou moins intense, — tout à fait énervant, et le passage du pavé de bois sur le pavé de pierre, qui se présente très souvent à Londres, est très désagréable aussi. On pourra sans doute porter remède à ce dernier inconvénient en améliorant les ressorts.

La greffe épidermique.

Les journaux scientifiques parlent tous d'une opération importante et fort bien réussie, effectuée par la greffe épidermique, sur une jeune fille qui avait eu la poitrine brûlée dans l'incendie du Bazar de Charité, à Paris.

On sait que la greffe épidermique, introduite en chirurgie il y a une trentaine d'années, consiste à transporter un mince lambeau d'épiderme sur une surface bourgeonnante qui

tarde trop à se cicatrizer. Elle se pratique avec succès sur les parties du corps mises à nu, par exemple, par une brûlure.

A l'aide d'une lancette, on excise sur un sujet sain de petits lambeaux d'épiderme de quatre à cinq millimètres d'épaisseur et on les dispose sur la surface bourgeonnante, où on les maintient en place à l'aide d'un pansement soigneux; dès le lendemain, la greffe est adhérente, et on obtient assez rapidement une cicatrice plus souple, moins rétractile, et par suite moins gênante.

Le *Petit Parisien*, à qui nous empruntons ces détails, ajoute :

On s'amusait jadis de ces opérations aujourd'hui souvent pratiquées dans les meilleures conditions. Qui ne se souvient de ce joyeux roman publié par Edmond About sous le titre de : « *Le nez d'un notaire* » ? Ce notaire, dans un duel, a eu le nez coupé. Apparaît alors un médecin qui se charge, si cet appendice est retrouvé, de le raccommorder par juxtaposition. Hélas ! le nez a disparu. La science ne se laisse pas désarçonner : la rhinoplastie est l'art de refaire un nez aux imprudents qui l'ont perdu. Le médecin prélève sur le bras d'un brave ouvrier, nommé Romagné, porteur d'eau, quelques centimètres carrés de peau. Et, grâce à cela, le nez du notaire est reconstitué.

Mais, ici, l'imagination du romancier se donne un libre essor. D'après lui, ce nez facile subira toutes les vicissitudes de celui à qui on l'a emprunté et vivra de la vie de son ancien propriétaire. Un beau jour, le voilà qui tourne au rose, puis au rouge, puis enfin au plus bel écarlate. Ce n'est plus un nez, c'est une engelure en plein visage. Compresses, émollients, pommades, rien n'y fait. Enfin, on songe que Romagné pourrait bien être pour quelque chose dans l'épanouissement de cette pivoine au milieu de la figure du notaire. On le cherche, on le trouve, et on s'aperçoit qu'il se grise effroyablement.

Naturellement, on tente tout pour l'arracher à son vice. On le soigne, on lui fait de la morale, et sa guérison amène celle du notaire. Mais, bientôt après, le nez perd toute couleur. C'est que Romagné, depuis qu'il ne se livre plus à la boisson, s'étiole, pâlit, devient anémique. Finalement, un beau matin, le notaire, en se réveillant — horreur ! — s'aperçoit qu'il n'a plus de nez ! Celui-ci s'est peu à peu desséché, et il s'est effacé complètement. Qu'est-il donc arrivé ? On fait une enquête, et on apprend que Romagné est mort.

Tout cela est très amusant, et il fallait s'attendre à voir un conteur tirer de cette curieuse opération de la rhinoplastie toutes sortes de situations plus ou moins comiques. Mais, à la vérité, la rhinoplastie est loin d'être une méthode nouvelle. Elle remonte à la plus haute antiquité, et l'on suppose qu'elle a pris naissance dans l'Inde, où la loi condamnait certains criminels à perdre le nez.

La méthode indienne la plus répandue est

celle qu'adoptèrent les médecins européens, avec de très légères modifications. Elle consistait à prendre sur le front les tissus nécessaires pour refaire le nez. C'est celle que suivit Lisfranc, en y apportant quelques changements. Il présenta à l'Académie de médecine un malade opéré par lui. C'était un nommé Eval, qui avait perdu les cartilages et les os du nez. « J'ai attendu neuf mois, dit le savant opérateur, avant de présenter mon sujet à l'Académie; ainsi sont détruites entièrement les allégations des personnes qui prétendaient que le nez artificiel d'Eval se déformerait plus tard et que les moindres mouvements du front suffiraient pour l'arracher. »

Les scies.

Il n'est point ici question de ces instruments qui servent à préparer le bois de tant de manières diverses, mais bien de ces personnages dont les discours monotones sont, dans leur genre, aussi agaçants que le bruit produit par une scie en activité. C'est peu poli, il faut en convenir, de baptiser de ce nom ceux qui vous ennuiant, mais où trouver une expression qualifiant mieux ces gens dont on ne peut se débarrasser ? Ces gens à marotte fixe ne sortant point de leur sujet favori, qui vous assassinent sans pitié et sans s'apercevoir que vous êtes excédé de les entendre. Qui ne connaît, par exemple, ces agriculteurs ou ces horticulteurs enragés, qu'on ne saurait aborder pour le temps le plus court sans qu'aussitôt la betterave, la luzerne, les tomates ou tout autre produit végétal ne devienne l'objet de la conversation. En vain cherchez-vous à insinuer que ce n'est point votre partie et que vous n'êtes nullement connaisseur dans ces matières-là ; tout est inutile ; vous devez subir l'histoire des succès et des revers de l'honnête ennuyeux qui veut que, bon gré mal gré, vous soyez au fait de la meilleure manière d'engraisser rapidement la race porcine ou de faire fleurir des dahlias avant le temps prescrit par la nature. Faites-vous visite à l'un de ces amateurs forcenés, il est trop égoïste pour se prêter à traiter tout autre sujet qui pourrait vous intéresser ; il faut que ce soit vous qui cédiez à ses goûts ; vous devez visiter minutieusement son parterre, son potager, dont il ne vous fait grâce d'aucune plante, et vous terminez par la revue de ses espaliers, desquels vous apprenez l'origine, l'âge et le rendement ; mais gardez-vous de croire que si l'un d'eux porte des fruits parvenus à leur maturité vous serez invité à les goûter ; on vous vantera leur excellence et... c'est tout ce que vous en aurez.

Laissons là la scie de campagne, si l'on peut l'appeler ainsi, pour nous occuper de celle que font certains individus passionnés de l'art militaire. Elle est encore plus monotone et insipide que la précédente, qui, du moins, a pour base la belle nature, sa verdure et ses fleurs, tandis qu'il est fort aride d'entendre le récit infiniment prolongé des jours passés à l'école militaire, des farces qu'on y faisait, des *fédérales*, *tamponnes* ou *malles* formidables, suivies